1

– Calpurnia, tu es prête ? Le baromètre nous annonce une belle journée.

C'était mon grand-père qui m'appelait depuis le bas des escaliers.

– Oui, bon-papa, j'arrive !

Je savais que nous pouvions nous fier au baromètre accroché au mur de la bibliothèque : il ne se trompait jamais. Je pris mon filet à papillons et dévalai les escaliers. En ce 1er octobre 1901, je partais pour une journée de navigation sur la rivière San Marcos.

Navigation est un bien grand mot : notre bateau n'était qu'une vieille barque à rames qui prenait un peu l'eau et qui était tout juste assez grande pour nous deux et notre matériel. Mais ça m'allait très bien, car je n'avais aucune envie qu'un de mes six frères se joigne à nous. Vous n'imaginez pas ce que c'est que d'être la seule fille parmi six garçons. Pfff, quel fardeau !

Bon, mais revenons à notre vaisseau. Je l'avais baptisé le *Beagle* en hommage au navire sur lequel navigua jadis Mr Darwin. Pendant cinq ans, il parcourut le monde pour collecter des fossiles, mettre des bestioles dans des bocaux de formol et faire sécher des fleurs provenant de pays lointains. Bon-papa était le capitaine de notre *Beagle*, ce qui était logique puisqu'il était plus âgé que moi et qu'il avait été capitaine pendant la guerre civile américaine.

C'était donc à lui que revenait la mission de ramer, même s'il me laissait les rames quand je le lui demandais. (Permettez-moi de vous dire que c'est bien plus dur que ça n'en a l'air. La première fois que j'ai essayé, j'ai basculé sur le dos comme un malheureux hanneton.)

Moi, j'étais capitaine en second. Mon travail consistait à écoper l'eau qui rentrait constamment par le fond de la barque, menaçant notre matériel et nos bottes. J'avais fort à faire avec cette « eau de cale » comme on dit. Je remplissais aussi mon carnet scientifique de notes sur les plantes et les animaux – la flore et la faune – dont nous discutions en chemin. Ce qui est très agréable quand on est dans une barque, c'est que l'on est assis face à face, cela rend la conversation bien plus facile.

Même si notre bateau ne payait pas de mine, même si mon écope n'était qu'un seau



rouillé, même si le fleuve tranquille sur lequel nous naviguions n'était guère plus qu'une petite rivière, j'avais toujours le sentiment que nous étions à bord d'un trois-mâts doté de nombreuses voiles claquant au vent et que nous voguions sur de grosses vagues dont l'écume nous fouettait le visage. J'imaginais chacune de nos « traversées » comme une grande aventure qui nous emmènerait vers des contrées inconnues. En réalité, il fallait faire demi-tour au deuxième pont si nous voulions être rentrés à temps pour le dîner. Mais c'était sans importance.

Nous détachâmes l'amarre de notre bateau et partîmes. Une nappe de brume flottait au-dessus de l'eau, si bien que nous avions l'impression de ramer dans des nuages. De temps à autre, un poisson surgissait pour replonger aussitôt avec un petit plouf!